

Bulletin

numéro 4



Patrimoine architectural moderne au Québec

La station-service de Mies van der Rohe sur l'île des Soeurs à Montréal

Premier point de service de l'île des Soeurs en matière de distribution d'essence, la station-service Esso conçue par Mies van der Rohe en 1967 est, aujourd'hui, plus que jamais en péril. Si au cours du temps, ce petit équipement a subi des modifications qui ont plus ou moins altéré son intégrité architecturale, actuellement, des rumeurs circulent quant à sa probable fermeture. Cette installation n'échapperait pas à la logique de rationalisation qui touche l'implantation des points de service pétrolier à l'échelle du Canada, même si elle fut dessinée comme le prototype de celles qui devaient équiper l'île en voie d'urbanisation au large de Montréal. Rappelons l'histoire de ce projet et interrogeons-nous sur les enjeux de sa conservation.

Au début des années 1960, l'île des Soeurs devenait un lieu privilégié pour établir une banlieue nouvelle suite à la construction du pont Champlain qui la mettait à quelques minutes en voiture du centre-ville de Montréal. C'est une filiale des Metropolitan Structures de Chicago, les Structures métropolitaines du Canada qui amorça la mise en valeur de ce territoire agricole et boisé à partir de 1966. Aussi, n'est-il pas étonnant que Ludwig Mies van der Rohe ait été associé à cet ambitieux projet. Les Metropolitan Structures sont une compagnie fondée en 1959 à la mort de Herbert S. Greenwald, l'ambitieux promoteur immobilier américain qui, au milieu des années 1940, avait donné une impulsion nouvelle à la carrière de Mies. Le célèbre architecte participa au développement bâti de l'île des Soeurs en collaborant, d'une part, à l'élaboration du plan directeur du nouveau quartier résidentiel et, d'autre part, en dessinant quelques-uns de ses bâtiments, les trois immeubles à appartements en béton qui s'élèvent en bordure du fleuve Saint-Laurent ainsi que la première station-service qui y fut construite.

France Vanlaethem,
professeure, UQAM
présidente, DOCOMOMO Québec

Illustrations :

Page frontispice:
Station-service à l'île des Soeurs
Ludwig Mies van der Rohe, architecte
(Photographie : France Vanlaethem,
vers 1975)

Ci-contre:
Vue intérieure de la station-service
à l'île des Soeurs, Ludwig Mies van
der Rohe, architecte (Photographie:
France Vanlaethem, vers 1975)

Dès le début de la planification de l'île des Soeurs, la société Imperial Oil Limited signa avec les Structures métropolitaines du Canada une entente d'exclusivité pour l'approvisionnement de ce territoire en carburant. Selon les termes du contrat et en accord avec les objectifs du promoteur immobilier, la société pétrolière s'engageait non seulement à construire sans délai une première station-service, mais encore à assurer aux six équipements de service qui devaient être construits, une qualité architecturale supérieure. Il faut rappeler que les idéaux du promoteur immobilier en matière d'architecture et d'urbanisme étaient élevés. Pour développer l'île, il avait formé une vaste équipe réunissant des aménagistes, des ingénieurs, des conseillers en circulation, des spécialistes en écologie et des architectes sous la direction de Johnson, Johnson and Roy d'Ann Arbor au Michigan, une agence reconnue pour l'aménagement de nombreux campus américains. Les responsables de l'Imperial Oil étaient impressionnés par la production de Mies van der Rohe qui avait bâti plusieurs grands ensembles aux États-Unis, l'ensemble gouvernemental du Federal Center (1959-1964) et les appartements Lafayette Towers (1960-1963) à Chicago, le complexe commercial One Charles Center (1960-1963) et le Highfield House (1962-1965) à Baltimore, pour ne citer que les plus récents. Au Canada étaient alors en chantier, le Dominion Center (1963-1969) à Toronto et le Westmount Square (1964-1968) à Montréal. Paul H. Lapointe (1910-1973), un professionnel établi au Québec, collaborateur régulier de l'Imperial Oil Limited, fut engagé à titre d'architecte résident tandis que Herb Sherwood de Toronto, architecte à l'emploi de la société pétrolière, participa à la surveillance du chantier.

La première station-service Esso de l'île des Soeurs est située sur le grand boulevard qui encercle les premières zones urbanisées, à l'intersection de la rue Berlioz qui mène au petit centre commercial situé au coeur du nouveau quartier. Alors que généralement, ce genre de bâtiment est traité comme un grand dispositif publicitaire qui attire le regard de l'automobiliste pressé, celui-ci se démarque par sa modestie. Le petit édifice d'un étage est implanté dans une cuvette, son aire de service légèrement encaissée par rapport à la voie publique étant entourée d'un talus gazonné sur lequel s'élève l'enseigne d'Esso, simple boîte lumineuse ovale supportée par deux colonnes d'acier peintes en noir et ancrée dans un socle de béton. De type pavillonnaire, il rassemble sous le plan ininterrompu de son toit porté par douze colonnes d'acier, les diverses fonctions nécessaires au ravitaillement et à l'entretien des automobiles. À l'origine, il témoignait du grand souci esthétique de ses concepteurs. Au centre, se trouve l'îlot de service sur lequel étaient disposés autour du kiosque-caisse, une petite boîte entièrement vitrée, six postes d'alimentation et deux présentoirs selon un ordre axialement réglé. Les extrémités étaient occupées par deux volumes au traitement contrasté, l'un tout vitré réservé à l'accueil de la clientèle, l'autre plus opaque consacré au travail mécanique. Enclos transparent, le premier contenait un bloc aux parois finies en panneaux stratifiés blanc qui,



côté service, délimitait la zone d'accueil proprement dite et contenait les toilettes publiques accessibles par l'arrière, une disposition qui n'est pas sans rappeler le plan de la maison Farnsworth (1946-1950) du même architecte. Le second volume, délimité par deux blocs de service dont les murs sont recouverts de brique chamois, abrite les ateliers mécaniques accessibles par de grandes portes de garage vitrées qui s'ouvrent sur la façade latérale et sont visibles de l'aire de service à travers un mur-rideau de verre teinté gris, les menuiseries étant en aluminium extrudé recouvert d'un fini Duracron noir, s'il n'y avait pas la grande paroi rangement qui bloque la vue.

Éminemment moderne par son programme utilitaire, la station-service de l'île des Soeurs est incomparable dans l'œuvre de Mies van der Rohe. Certes, par sa taille restreinte, son implantation et son principe constructif - ossature d'acier remplie d'éléments vitrés ou de murs de brique chamois -, l'architecture de ce petit édifice est proche de celle de certains pavillons du campus de l'Illinois Institute of Technology à Chicago, le premier grand projet développé par Mies aux États-Unis. Mais par sa fonction, il est unique et il vient, en quelque sorte, compléter le répertoire miesien des édifices pavillonnaires, tels que déclinés dans cet ensemble universitaire, mais encore dans des projets comme le Cantor Drive-In Restaurant (1945-1946), le Théâtre national de Mannheim (1952-1953), le Centre des congrès à Chicago (1953-1954) et, finalement, l'édifice

L'histoire de ce bâtiment a été approfondie dans le cadre d'une étude sur les projets de Mies van der Rohe pour Montréal réalisée en 1992 grâce à une subvention obtenue du ministère de la Culture et des Communications du Québec. Ont participé à la recherche Jean-François Bédard, Anne Cormier et Randy Cohen, sous la direction de France Vanlaethem. Le numéro 71 de la revue ARQ / Architecture Québec de février 1993 donne un aperçu plus général de ce travail qui visait principalement à l'évaluation patrimoniale du Westmount Square.

de la Neue National Galerie (1962-1967) à Berlin, le grand œuvre de la fin de carrière de Mies.

Alors qu'au début des années 1990, la Direction de Montréal du ministère de la Culture et des Communications du Québec avait commandé une étude sur les projets et réalisations de Mies à Montréal, nous pouvions constater que la station-service dessinée par l'architecte sur l'île des Soeurs était encore dans un état proche de l'original. Certes, des changements avaient été apportés notamment aux postes d'alimentation; des pompes standard ayant remplacé celles dessinées par le bureau de Mies. Mais aujourd'hui, la situation semble se détériorer. Le volume vitré consacré à l'accueil est transformé en lave-auto et, surtout, le bâtiment manifeste une négligence certaine quant à son entretien. Une telle situation renforce l'inquiétude qui existe quant à l'avenir de la station-service de Mies, moins bien située que la deuxième construite sur le territoire, à proximité de

l'entrée principale de l'île. La société pétrolière va-t-elle replier ses activités vers l'équipement plus récent ? Dans ce cas, comment sauver un bâtiment ayant un usage aussi spécialisé et, de plus, situé sur un terrain ayant une valeur foncière si élevée ? Un recyclage permettrait-il une restauration du bâtiment dans son état original ? Ce sont là des enjeux de conservation fondamentaux, sans compter les exigences environnementales de décontamination qui risqueraient d'accompagner un tel projet. Jusqu'à présent, malgré des tentatives répétées, DOCOMOMO n'a pu rejoindre un responsable de la compagnie pétrolière. Néanmoins, malgré les informations reçues de la Ville de Montréal et de l'arrondissement Verdun, la station-service est toujours en opération. Le maintien des activités de distribution d'essence, de même qu'une restauration complète de l'équipement, respectueuse du design original, apparaissent comme l'hypothèse la plus souhaitable pour l'avenir de la station-service.

Bibliographie

ARQ/*Architecture Québec*, n° 71, février 1993.

BÉDARD, Jean-François «La station-service de l'Imperial Oil Limited à l'île des Soeurs, Verdun», *ARQ/Architecture Québec*, n° 71, février 1993, p. 20-21.

COHOS-NEWMAN, Phyllis, «Mies van der Rohe's Service Station at Nun's Island, Montreal», *Society for the Study of Architecture in Canada Bulletin*, n° 4, 1990, p. 88-90.

CORMIER, Anne, «L'île des Soeurs «Le plus merveilleux domaine résidentiel de l'Amérique du nord»», *ARQ/Architecture Québec*, n° 71, février 1993, p. 18-19.

«Faites le plein dans un classique en architecture !», *Magazine Île des Soeurs/Nuns' Island Magazine*, 11 mai 1988, p. 4.

GUADET, Larry, «Service with a Style», *Globe and Mail/Montreal 20th year*, n° 2, mars 1991.

Roger D'Astous, architecte, une recension

Roger D'Astous fut, pour les étudiants en architecture des années soixante, un modèle séduisant et, déjà, une nostalgie. Nous admirions l'élégance, l'originalité de son œuvre, mais la circonspection ancestrale de la société québécoise et la critique architecturale la plus récente s'entendaient sur un point: Ce genre de pratique n'avait guère de pertinence et aucun avenir.

Comme le souligne le livre de Claude Bergeron, D'Astous fut d'abord un architecte de maisons et, en second lieu, un architectes d'églises. Pas question ici de logement social. Les maisons de l'architecte D'Astous sont des « demeures ». Souvent, elles sont vastes et leurs commanditaires n'ont reculé ni devant la dépense, ni devant une certaine ostentation. Pour notre bonheur, cette ostentation n'est pas celle de la pseudo-tradition et de la fausse culture. Elles n'excluent pas l'usage de quelques matériaux rares et coûteux, mais leur luxe essentiel réside dans la générosité et la richesse des espaces, des textures, des coloris, bref, dans la valeur architecturale ajoutée.

Le livre de Claude Bergeron a le grand mérite d'assurer à Roger D'Astous une place dans l'histoire. Il documente sa vie, d'abord, puis son œuvre, divisée en trois parts: les maisons, les églises et enfin, un chapitre intitulé « Fonctions, structures et formes » qui rassemble un certain nombre de recherches, projets et réalisations qui n'entrent pas dans les deux catégories précédentes.

La tâche était ardue, car s'il se distinguait de ses collègues par son séjour à Taliesin, sa fidélité indéfectible à Wright et un talent exceptionnel, D'Astous ressemblait à la plupart d'entre eux par sa discrétion, son peu de goût pour la visibilité médiatique et les débats d'idées hors de l'intimité de l'atelier. Séduisant et préoccupé

par son image, il ne chercha pourtant jamais - comme Wright - un statut de « maître ». Ainsi l'historien trouve difficilement chez D'Astous de quoi expliquer D'Astous.

Ce qui demeure et parle encore, c'est la mémoire de ses proches: parents, collègues, collaborateurs. C'est, aussi et surtout, l'œuvre. Des uns et de l'autre, Claude Bergeron a tiré parti et reconnu un territoire encore assez mal balisé. Il a aussi profité du fonds D'Astous conservé au Centre Canadien d'Architecture.

À mon sens, il reste cependant des enseignements plus riches à puiser des dessins et des réalisations de D'Astous - même si les secondes précédaient parfois les premiers. À ce titre, on peut regretter l'austérité un peu terne de la présentation choisie par l'éditeur. Si l'architecture de D'Astous a quelques défauts, elle a aussi largement de quoi contredire le cliché polémique qui présente l'architecture des années soixante comme froide, simpliste, non-signifiante et « désenchantée ». D'Astous n'étant pas très bavard, on aurait dû, je crois, faire parler les images de façon plus éloquente que ne le permettent le noir et blanc et l'échelle réduite des photos utilisées. Un détail qui a son importance: La couverture, d'un bleu froid représente le Château Champlain, un édifice peu caractéristique de l'ensemble des travaux de l'architecte et (en tout respect et affection) pas son chef-d'œuvre... Sans aller jusqu'au livre de salon ou au style « Architectural Digest », il me semble que l'amour de la vie, de la tectonique, des textures, des couleurs et des espaces qui habitait Roger D'Astous aurait été mieux servi par des images en couleur plus nombreuses, plus détaillées et plus inspirées. Cela dit, avec Roger D'Astous, architecte, Claude Bergeron a produit un livre opportun, une utile défense contre l'oubli.

Yves Deschamps, professeur, Université de Montréal, membre de DOCOMOMO Québec

BERGERON, Claude, *Roger D'Astous, architecte*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

Action de sauvegarde d'un ancien supermarché Steinberg : gains et pertes

DOCOMOMO Québec

École de design
Université du Québec à Montréal
1440, rue Sanguinet (local 6535)
Montréal (Québec) H2X 3X9
Tél. : (514) 987-3000, poste 3866

Présidente

France Vanlaethem,
professeure, UQAM

Secrétaire

Eva-Marie Neumann,
historienne de l'architecture

Trésorier

Richard Lafontaine, architecte

Observatoire

Conrad Gallant
Richard Lafontaine
Florent Plasse

Comité publication

Yves Deschamps
Danielle Doucet
Eva-Marie Neumann
France Vanlaethem

Comité inventaire

Conrad Gallant
France Vanlaethem

Danielle Doucet,

historienne de l'art
membre de DOCOMOMO Québec

Vue des travaux de restauration à
l'intersection des rues Sainte-Catherine
Est et Morgan (Photographie: Danielle
Doucet, été 2003)

En juin dernier, une découverte fortuite a permis d'amoindrir les effets dévastateurs de la rénovation d'un ancien supermarché Steinberg, exploité aujourd'hui par la compagnie Métro. Construit en 1955 par l'architecte Max Roth (1913-2001), ce supermarché est localisé sur la rue Sainte-Catherine Est, à l'angle de l'avenue Morgan à Montréal. Il constitue, avec le théâtre Denise-Pelletier et le parc Morgan, l'extrémité sud d'un axe urbain important du quartier Hochelaga-Maisonneuve, au nord duquel se trouvent le marché Maisonneuve et le bain Morgan, comptant chacun une sculpture-fontaine d'Alfred Laliberté. Les travaux d'agrandissement et de rénovation mettaient en péril l'intégrité de la composition moderniste du bâtiment. Ils ont cependant révélé une œuvre murale abstraite de l'artiste Joseph Iliu (1914-1999) cachée depuis plus de dix ans sous des parois installées lors de travaux antérieurs.

L'œuvre a été mise au jour lorsqu'un des panneaux venait tout juste d'être exposé et en grande partie démolit. À l'origine, la murale d'Iliu comprenait quatre panneaux de mosaïque de céramique, répartis en paires intégrées de part et d'autre de deux entrées du supermarché. Selon leurs dires, les responsables de la rénovation - propriétaire, architectes et gestionnaires de Métro - ignoraient l'existence de cette murale. La destruction d'un premier panneau et surtout celle imminente des autres a déclenché une action concertée de sauvegarde de la part de membres et d'amis de Docomomo Québec auprès de la direction de Métro. Après discussions, celle-ci a arrêté le chantier de rénovation et dévoilé deux autres panneaux, qui ont été conservés. Un quatrième découvert plus tard a été réduit en fragments, au lieu d'être retiré et déposé adéquatement. Ainsi, seuls les panneaux situés au coin de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue Morgan demeurent intacts. Leur restauration a été réalisée par le Centre de conservation du Québec, comme Docomomo l'avait recommandé à la compagnie Métro. Cette murale abstraite géométrique d'Iliu s'avère l'une des premières œuvres d'art public abstraites à Montréal. L'artiste innovait ainsi en art public l'année même où le groupe d'avant-garde appelé les premiers plasticiens renouvelait la peinture québécoise en proposant cette même abstraction géométrique. Bien que partielle, la murale témoigne de la présence de cette avant-garde artistique dans l'espace public montréalais dès 1955.

Outre la géométrisation des formes, l'art et l'architecture s'accordaient par les couleurs des maçonneries de brique et du métal émaillé choisies par l'architecte, et

les couleurs des glaçures posées sur les carreaux de céramique par l'artiste. Ce lien coloré original était menacé par les rénovations prévues qui comprenaient le remplacement complet de la brique, malgré son bon état, et celui des bandes de métal. Malgré les demandes répétées de Docomomo adressées aux responsables de la rénovation en vue de maintenir ce rapport des couleurs entre l'œuvre et l'architecture, celui-ci a partiellement disparu car les briques ont été remplacées ainsi qu'une partie des bandes de métal. Par contre, l'orthogonalité de l'édifice, marquée par la forme rectangulaire présente dans le volume, la fenestration, le parement et la marquise, ainsi que la sobriété de l'entrée, ont été préservées grâce aux pressions exercées. Ce supermarché, à l'instar d'autres, constitue un patrimoine artistique et architectural important. Malheureusement, il disparaît rapidement avec les programmes de rénovation des anciens supermarchés Steinberg mis en place par les exploitants actuels, ce qui incite à la vigilance.



Conférences publiques dans le cadre du D.E.S.S. en connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne

Cyrille Simonnet, architecte et docteur en histoire de l'art, professeur à l'Institut d'architecture de l'Université de Genève

Architecture moderne et cultures constructives

Le mercredi 3 novembre 2004 à 18h30

Pierre Henrion, historien de l'art, directeur du Musée en plein air du Sart-Tilman à Liège

La conservation de l'art public sur le campus du Sart-Tilman de l'Université de Liège

Le mercredi 17 novembre 2004 à 18h30

Les deux conférences au Pavillon de design de l'UQAM, 1440, rue Sanguinet à Montréal, salle DE3240.